

PATRICK CRULIS

Récit sans détour

De sa jeunesse à Versailles, il se souvient qu'il n'avait pas l'âme scolaire, et était parfaitement indiscipliné. Lorsqu'il était collé, on l'obligeait à faire un dessin, et il y prenait un malin plaisir. De quoi l'entraîner plus tard au lycée d'arts appliqués de Sèvres. Patrick Crulis se raconte avec humour et légèreté.



« J'y passe trois ans, je dessine et j'apprends beaucoup, en particulier avec Madame Hirlet qui enseigne la céramique. On s'est revus il y a quatre, cinq ans, elle se souvenait surtout que j'étais dissipé. L'art graphique? Ce n'était pas mon truc. Bien trop méticuleux pour moi. Alors je choisis la céramique. M^{me} Hirlet nous fait dessiner les formes qu'on monte surtout à la plaque. À la sortie de Sèvres, j'ai le Brevet technique de céramique en poche. On nous propose un emploi à la manufacture de Sèvres mais, décidément, je ne suis pas assez méticuleux. Alors, comment trouver du boulot? M^{me} Hirlet me suggère bien l'École de Bourges, mais c'était d'un compliqué!

Les Beaux-Arts

La peinture me tente : je l'avais apprise à Sèvres. Je tente le concours des beaux-arts et suis reçu en 1984. Je n'étais pas d'un milieu artistique, mais les parents respectent mon choix. Bien sûr, à moi de travailler pour acheter mes tubes et mes pinceaux. Qu'est-ce que je peux faire? Je deviens gardien de nuit, tous les week-ends ; je garde des usines et des bureaux. À part cela, pour moi, les beaux-arts, c'est la liberté. Je croise rarement le prof. Le chef d'atelier est un peintre qui s'appelle Zavaro, et travaille dans le style de Matisse. Les ateliers sont ouverts jusqu'à 10 heures du soir, et j'y reste tard. J'emprunte des livres sur les peintres à la bibliothèque. Je me souviens encore d'un livre

sur Nicolas de Staël que je ne pouvais consulter que sous surveillance! Je vais alors tous les jours au Musée Picasso, qui vient d'ouvrir dans sa première version. Je fais beaucoup de nus et de peinture libre. On est dans les années 1980. C'étaient les belles années des beaux-arts...

L'avant-garde est au néo-expressionnisme, avec pour modèles les Allemands, comme Baselitz, Penck, Lupertz : tout cela, c'est la grande révolution. Il y a aussi Joseph Beuys, alors bien plus connu en Allemagne, où il a une grande rétrospective en 1989 à Berlin : un voyage d'atelier est organisé et payé par l'école. Génial! J'y vais. Aux beaux-arts de Berlin, il y a surtout les installations et j'aime cela. Je n'ai pas besoin d'explications : Beuys a quelque chose d'intérieur. Et je comprends que l'expression personnelle est plus importante que la composition. Il y a aussi les Américains, avec Julian Schnabel, le « Picasso » de notre époque. En France, c'est l'ère de la Figuration Libre, mais, moi, je n'adhère pas : je me sens expressionniste.

À Paris, à la même époque, les beaux-arts font vieillots. Le directeur est remplacé par Yves Michaux, qui fait évoluer les choses. Il fait venir Boltanski. Je fonce dans son atelier. Il nous apprend la liberté. On fait des promenades dans Paris. Pour lui les œuvres d'étudiants les plus valables sont celles qu'il trouve dans les poubelles de l'école! Je fais des installations, des photos, des peintures, et pour aider mes finances, suis encore gardien de nuit. Le thème

de ma création dans ces moments. À cause du sujet de mes peintures, Boltanski m'appelle « le gardien ». Un jour, je ramène un costume de gardien. Je le fais essayer aux étudiants. Ça colle : l'habit fait le moine, ils deviennent littéralement des gardiens. Pour le diplôme, j'expose des photos dans la loge du gardien de l'école. Toujours les gardiens et mon monde des week-ends... Je suis envahi par la passion de l'art, une passion qui ne me quittera plus. Je n'ai pas le souci de la technique, peu importe le média utilisé.

Je passe une année à la faculté d'arts plastiques à Saint-Denis. Et pendant dix ans, je vais être professeur d'art plastique dans une Maison de la culture et dans un cours privé. Je continue mon job de gardien de nuit, mais peu à peu, le métier s'éteint, remplacé par des alarmes.

Un atelier aux Archers

Avec la complicité de la céramiste Stéphanie Gaillard, je reprends la céramique, et continue de peindre, la terre ne m'offrant pas beaucoup de liberté. Je pars chaque été dans la Drôme, chez Daniel Cūlis, apprendre à tourner. Pour suivre la mode, je fais aussi du raku, et là, je m'enthousiasme pour la liberté qu'il procure, le plaisir d'émailler n'importe comment, de manier de la couleur. Le raku me redonne le goût de la terre. Et cela repart en céramique.

En 2003, nous quittons Paris, étouffés comme bien d'autres, par les contraintes, lassés de tra-

vailler où on peut. On rêve d'avoir notre propre atelier. Alors se produit un vrai coup de bol, une petite annonce sur Internet : « *Cherche couple de potiers dans le Cher* ». Le maire d'un petit pays, complètement fou de céramique, rêve de recréer un village de potiers dans sa commune du Châtelet, près de Saint-Amand-Montrond. L'endroit était très actif au XIX^e siècle pour la fabrication d'épis de fâitage. Le dernier atelier a fermé en 1940. Depuis 1995, le Maire réinstalle des potiers avec le concours des villageois. On nous offre une maison totalement rénovée et un atelier-boutique, au lieu-dit « Les Archers ». La région du Berry est touristique, et la céramique, bienvenue : nous sommes à 60 km au sud de La Borne. On visite en décembre. Il pleut. Et pourtant, des clients passent chez les potiers et, mieux, achètent... Tous les rêves nous sont permis. On fait de l'utilitaire en grès, on fait du raku. Ça marche. On est dans la joie de voir le village renaître. Près de nous, il y a Marc-Michel Gaballi, les Delmotte et Susanne Jensen rejoints plus tard par Marie-France Ponet et Thierry François... Cela suscite un marché. Aujourd'hui, il y a sept potiers aux Archers et un musée.

Je poursuis l'utilitaire mais je trouve plus de liberté avec la sculpture. Je continue à peindre mais uniquement sur des plaques avec de l'engobe et des émaux. Entre mes sculptures et mes tableaux, la voilà l'évasion. Une aubaine picturale m'arrive : un cadeau d'une abondance de colorants industriels récupérés dans une usine. Sans limite, je vais pouvoir jouer des couleurs, sur mes plaques, sur mes sculptures, qui prennent de plus en plus d'importance. Par la polychromie, par la vigueur de contrastes entre tendresse ou dureté, par l'étrangeté des formes ou des tracés, mes sculptures, mes plaques, offrent un travail de plus en plus proche de la peinture expressionniste que j'avais abandonnée à mon arrivée en province.

Des sculptures peintes

Je cherche à montrer ma sculpture à Paris, et m'inscris aux Ateliers d'Art. En 2009, je participe à la manifestation *Hors-séries*, aux Blancs-Manteaux, dans le Marais. Laurence Crespin passe, et je suis sélectionné pour *Céramique 14*, la manifestation d'automne à l'annexe de la mairie du 15^e... Je participe aussi au Festival du 11^e, à la Salle Olympe de Gouge. Et puis, je suis invité à Saint-Sulpice en 2012 et 2013. En 2014, j'expose au Fil rouge, à Roubaix.

Le côté pictural devient de plus en plus fort. Voilà que je reprends mes dessins de gardiens, méconnaissables, et m'en inspire pour mes sculptures, pour mes plaques, rectangulaires ou carrées. Je brouille les pistes. Dans mon art de la terre, tout se mélange. En 2011, je travaille d'après les natures mortes de Picasso. En 2014, une grande sculpture s'inspire des *Demoiselles de Rochefort* et des couleurs pastel du cinéaste Jacques Demy. J'y introduis le souvenir d'un



bouquin de médecine des années 1920. Je vais aussi bien puiser dans la *Grande Encyclopédie* de Diderot. Je m'inspire de ma sélection personnelle en peinture moderne, l'Américain Philip Guston, les œuvres de Chaiassac, le mouvement CoBrA... Je dois beaucoup à l'histoire de l'art du XX^e siècle. Je dois aussi au jazz : j'en écoute tout le temps. Avec une préférence pour Daniel Humer, batteur sensible, novateur et non conventionnel. Ça m'aide à exprimer la liberté.

Avant de travailler la terre, je fais un dessin. Ensuite, je fais la sculpture. Rapidement. Une partie est faite à la plaque, une autre est tournée. Je colle à l'émail. J'engobe et émaille : cela me permet aussi d'avoir des teintes encore plus riches, encore plus profondes qu'en peinture. Je mets des cales et cuis « à grès ». Ça se déforme à la cuisson. Il arrive que ça se casse en deux, mais ce n'est pas grave. L'accident est important. Il devient l'expression, et, depuis toujours, c'est ce qui m'intéresse. Sur les plaques, on peut empâter. Certaines ont même beaucoup de matière; en fait, j'utilise des trucs de peinture. Par exemple, je laisse les bords respirer. Nicolas de Staël le faisait sur ses toiles. Mais je n'ai pas vraiment de règle.

Portrait de Philippe Crulis dans l'atelier.

Tu es livide, 2014.

Page de gauche :

Cantus planus, 2014.

Pip, Squeak d'après une musique de Bill Frisell, 2013.

Moules malics, croque mort, policeman et prêtre d'après Marcel Duchamp, 2013.

Toutes les pièces sont en grès émaillé.

Je crée des dissonances et contrepoints. Comme en musique. En fait, je veux faire sentir des choses qui ne vont pas toujours ensemble, dire à la fois une rupture et une douceur. Ce soir, mon four refroidit avec quarante nouvelles plaques pour l'expo chez Odile van Bay, à la galerie Médiart. À Paris, comme à chaque fois, j'irai voir des expositions de peinture. La terre me rend heureux et libre. »

MARIELLE ERNOULD-GANDOUET
Propos recueillis

Philippe Crulis a exposé Galerie Médiart, Paris « Patrick Crulis, Plaques », décembre 2014. Il participe avec une sélection de céramistes français, à l'exposition d'Ateliers d'Art de France à Shanghai en décembre 2014. Il sera au Salon Contrastes à Roubaix, du 27 au 29 mars et au Festival de céramique Paris 11^e, en avril 2015.



